

Georges Emmanuel POCHARD 21 ans

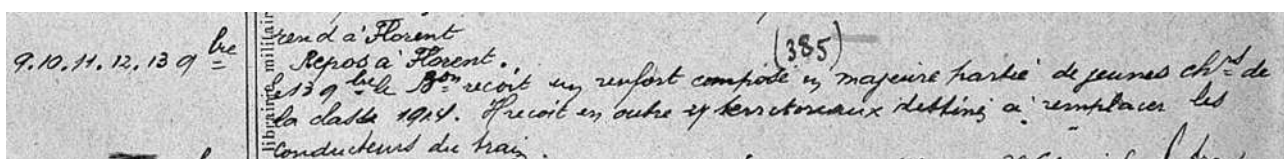
18^e Bataillon de Chasseurs à Pied



Soldat de la classe 14, inscrit sous le n° 564 dans le canton d'Houdain (62) et classé bon pour le service, Georges Pochard est incorporé à compter du 7 septembre 1914 au 18^e bataillon de chasseurs à pied de Longuyon (54).

Les BCP sont généralement composés d'hommes de petite taille, très vifs et excellents tireurs ; ces bataillons rapides agissent en tirailleurs en avant de l'infanterie dite « de ligne ». Georges rejoint le corps le jour même et commence sa période d'instruction pendant que son unité se bat sur la Marne. Les besoins des armées sont énormes après l'hécatombe de 1914 et les recrues de la classe 14 se retrouvent en général sur le front après deux mois à deux mois et demi d'instruction. C'est le cas de Georges qui rejoint le front le 9 novembre 1914 dans le secteur de Florent en Argonne.

Son bataillon est au repos ce jour mais il ne tarde pas à remonter en ligne pour participer à la défense de ce terrible secteur (La Harazée, Le Four de Paris, La Chalade, etc.) où il est soumis chaque jour à des attaques et des bombardements.



Le 17 décembre, l'ennemi a percé au Ravin du Mortier et le 18^e contre-attaque ; après un effort considérable, nos tranchées résistent et le front du Mortier restera inviolé jusqu'à la fin de la guerre. Le 1^{er} janvier 1915 a eu lieu à la Grange-au-Bois le premier appel des morts du 18^e BCP devant le bataillon rassemblé pour rendre un dernier hommage à ceux qui ont donné leurs vies pour la défense du pays.

Le 17 janvier 1915, le 18^e retourne au repos à La Chalade, il y est quotidiennement canonné, il y fait des travaux et de l'instruction et se reconstitue. Le 19 février, il est enlevé en chemin de fer et transporté au sud de l'Argonne. En mars 1915, le 18^e BCP participe à la première bataille de Champagne dans le secteur du Mesnil-lès-Hurlus ; le 3 mars, la 3^e Cie participe par erreur à une attaque et perd la moitié de son effectif ; le 4 mars, le reste du bataillon participe aux assauts et subit de lourdes pertes, il ne sera plus engagé et part au repos.

Le bataillon repart le 30 mars pour la Woëvre où le 2^e CA va attaquer pour tenter de réduire la hernie de Saint-Mihiel, c'est un échec et le 18^e est retiré du front. Le 4 juin, le bataillon vient au camp Romain sur les Hauts-de-Meuse, au nord de la route de Metz.

C'est la fin des opérations en Woëvre. En juillet 1915, le bataillon est envoyé aux Éparges pour tenir le secteur de la crête et tenter de conquérir le fameux point X ; les différentes attaques ne donneront rien et coûteront de lourdes pertes au bataillon.

Nouvel embarquement le 4 octobre ; déposé près de Somme Suippes en Champagne, le 18^e BCP vient défendre les quelques centaines de mètres gagnés en septembre. Pendant douze jours, le bataillon subit d'incessants bombardements qui lui coûtent de grosses pertes.

Le 30 octobre à 15 heures, après un bombardement de plusieurs heures, l'ennemi attaque notre front. Grâce aux abris créés depuis dix jours, le bataillon, peu éprouvé par cette canonnade, est prêt à recevoir l'adversaire. Dès que celui-ci a mis le pied hors de ses tranchées, fusils et mitrailleuses l'accueillent ; clouée au sol par ce tir inattendu, la première vague doit attendre la nuit pour regagner sa tranchée de départ.

Le 31, une nouvelle tentative est faite dans des conditions identiques comme préparation, elle a encore moins de succès. Notre artillerie exécute à notre demande des tirs sur la tranchée de départ elle-même, d'où l'ennemi ne peut cette fois déboucher et qui a été criblée de balles dès que les tuniques grises ont fait leur apparition.

Le Bois des Chevaliers - Aquarelle d'André Romand



Le bataillon passe en réserve le 15 novembre, il est embarqué à Somme-Tourbe et gagne Pierrefitte-sur-Aire (Meuse) où un repos complet lui est accordé. Il passe le mois de décembre et le début de janvier 1916 à Ériz-la-Grande (Meuse), se préparant par des exercices à l'attaque de positions. On parle d'une grande offensive pour le printemps, on ne se doute pas que ce sont les Allemands qui vont l'entreprendre.

Au mois de janvier, le bataillon se remet en marche en direction de Verdun. Pendant trois mois, il va tenir le secteur du Bois des Chevaliers (Lacroix-sur-Meuse). Des travaux récents, en attirant l'attention de l'ennemi, en ont fait un secteur bombardé.



Dès le 10 février, en effet, l'ennemi devient nerveux. Des renseignements ont fait connaître qu'une grande offensive allemande va être dirigée contre Verdun, mais le secteur d'attaque est encore incertain. Le Ravin de Seuzey est propre à masquer un rassemblement de forces et la position française, peu profonde, avec la Meuse débordée à dos, se trouverait en cas d'attaque puissante dans une situation précaire.

Quelques jours se passent dans l'anxiété. Les trains régimentaires ont repassé la Meuse, les troupes restent seulement avec leurs moyens de combat.

Le 21, le secteur est vivement canonné mais on sait déjà que le front nord de Verdun est l'objet d'un pilonnage continu. C'est là que l'armée du Kronprinz portera son effort devant nous, ce n'est qu'une diversion.

Les nouvelles qui parviennent les jours suivants sont rassurantes, mais l'adversaire continue néanmoins à jeter sur le secteur des Chevaliers ses bombes, ses énormes torpilles et ses obus de 210. On sent qu'il est prêt à passer à l'attaque dès que des avantages sérieux seront obtenus sur le premier front nord. Son espoir décroît peu à peu et à mesure décroît aussi la violence de ses bombardements.

Les nouvelles sont de plus en plus réconfortantes. Le général Pétain vient de prendre le commandement de l'armée de Verdun et, en une file ininterrompue, les camions montent vers la bataille le long de la Voie Sacrée. Le mois de mars se passe sans autres incidents que la lutte d'artillerie quotidienne.

L'alternance avec le 9^e BCP se produit tous les douze jours, les travaux d'entretien et d'amélioration du secteur absorbent à peu près toute l'activité. On sait que la lutte est dure dans le secteur nord de Verdun, l'ennemi tente le débordement par la rive gauche de la Meuse et, après les noms célèbres des Caures, de Douaumont et de Vaux, on parle maintenant de la cote 304, du Mort-Homme, des Bois Bourrus. Les chasseurs ont un hochement de tête : « On ira bien par là quelque jour ».

Du 5 au 10 avril, le 166^e RI relève en secteur les bataillons de chasseurs. Une courte marche doit les ramener dans la région de Pierrefitte où ils seront mis au repos. Georges Pochard va connaître pour sa part le repos éternel ; il est tué le 7 avril 1916 au début de la relève.

Inhumé dans un premier temps au cimetière de guerre du Bois des Chevaliers, il repose aujourd'hui à la nécropole nationale Lacroix-sur-Meuse (55), tombe n° 739.



Né à Trégunc le 29 juin 1894, Georges, châtain aux yeux marron, 1,61 m, la fossette au menton, qui savait lire et écrire, était le fils de Félix Pochard, né en 1863 à Trégunc, et d'Agathe Lamarre, couturière née en 1867 à Paris. Il avait deux sœurs : Joséphine née en 1891 et Marie née en 1893. Son grand-père Adolphe, veuf en 1891, était serrurier et vivait alors au bourg chez son gendre Théodore Guillou et sa fille Émilie.

Son père Félix a exercé les métiers de commissionnaire (1901) et de voiturier (1906) à Trégunc avant d'émigrer dans le Pas-de-Calais entre 1906 et 1911.

La famille Pochard est recensée à Hersin-Coupigny en 1911 : Félix exerce la profession de forgeron à la fosse n° 9 de Noeux et le jeune Georges est déjà houilleur.

La famille héberge aussi Louis Poupon de Rosporden, houilleur, et Joseph Huon de Trégunc, chauffeur.

La famille déménage à Barlin avant-guerre, Georges est houilleur à la fosse n° 5 en limite d'Hersin-Coupigny, l'acte de décès de Georges est transcrit à Barlin le 29 août 1916.

Le nom de Georges Pochard figure sur le monument aux morts de Barlin et sur le monument aux morts du personnel de la Cie des mines de Vicoigne-Noeux-Drocourt, ce dernier monument ayant été sculpté par René Quilivic, bien connu par chez nous. La boucle est bouclée.

